

RTP 610

HESPÉRIS

ARCHIVES BERBÈRES et BULLETIN DE L'INSTITUT
DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES

E.L.
E. LAMBERT

LES VOÛTES NERVÉES HISPANO-MUSULMANES
DU XI^e SIÈCLE
ET LEUR INFLUENCE POSSIBLE SUR L'ART CHRÉTIEN

Année 1928

2^e Trimestre

LIBRAIRIE LAROSE, PARIS

11, RUE VICTOR-COUSIN, V^e

Bibliothèque Maison de l'Orient



112796

HESPÉRIS

ARCHIVES BERBÈRES ET BULLETIN DE L'INSTITUT
DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES

LA Revue HESPÉRIS est consacrée à l'étude du pays et des populations du Maroc.

Elle comprend quatre fascicules par an.

Chaque fascicule comprend en principe :

1^o Des articles originaux ;

2^o Des communications et

3^o Des comptes rendus bibliographiques.

* * *

IL POURRA ÊTRE RENDU COMPTE dans HESPÉRIS des ouvrages ou des articles de périodiques relatifs au Maroc, à l'Afrique du Nord ou à la littérature arabe occidentale, dont un exemplaire au moins aura été envoyé au Secrétariat du Comité de Publications de l'Institut des Hautes-Études Marocaines.

* * *

POUR tout ce qui concerne la RÉDACTION DE LA REVUE (manuscrits, épreuves d'impression, tirages à part, publications et ouvrages dont on désire un compte rendu) s'adresser au Secrétaire du Comité de Publications de l'Institut des Hautes-Études Marocaines à Rabat.

POUR tout ce qui concerne L'ADMINISTRATION DE LA REVUE (demandes de renseignements, changements d'adresse, services d'échanges de périodiques), s'adresser au Secrétaire Archiviste de l'Institut des Hautes-Études Marocaines à Rabat.

* * *

LES DEMANDES D'ABONNEMENT, d'achat au numéro et de collections doivent être adressées à la Librairie Larose, 11, rue Victor-Cousin, à Paris (V^e).

	France et Colonies	Étranger
Prix de l'Abonnement (un an).....	75 francs	90 francs
Prix d'un fascicule isolé.....	22 francs	25 francs
Années antérieures	1921.....	(épuisée)
	1922-23-24.....	120 fr.
	1925 à 27.....	90 fr.

LES VOUTES NERVÉES HISPANO-MUSULMANES DU XI^e SIÈCLE

ET LEUR INFLUENCE POSSIBLE SUR L'ART CHRÉTIEN⁽¹⁾

I

La conclusion d'une brève étude sur l'architecture musulmane du x^e siècle, à Cordoue et à Tolède, a déjà été relevée dans cette même revue (2). Les curieuses coupes nervées qui subsistent dans les anciennes mosquées encore existantes de ces deux villes, et sans doute aussi d'autres voûtes analogues aujourd'hui disparues, ont pu, disions-nous, faire naître dans l'esprit des architectes français du xi^e siècle l'idée féconde qui devait, bientôt, donner naissance à l'invention de la croisée d'ogives. Il y a lieu, semble-t-il, de serrer maintenant la question d'un peu plus près, et de se demander si vraiment cette influence des voûtes nervées hispano-musulmanes sur l'architecture française a pu se produire à ce moment, et dans quelles conditions.

On commence, en effet, à se rendre compte aujourd'hui que des relations importantes ont existé au moyen âge entre la France et l'Espagne. Dès l'époque carolingienne, des Français avaient été jusqu'à Cordoue, comme le prouve la curieuse histoire des moines de Saint-Germain-des-Prés Usnardus et Odoardus qui en rapportèrent, en 858, les reliques des deux martyrs saint Georges et saint Aurèle, après être partis par Saragosse et revenus par Tolède. Charles le Chauve avait entretenu des négociations avec Abd-er-Rahman II, et avait fait venir à sa cour, en 870, des prêtres de Tolède qui devaient célébrer en sa présence le culte mozarabe. Depuis lors, il y avait eu sans nul doute bien plus de relations qu'on

(1) Communication au VI^e Congrès de l'Institut des Hautes-Études Marocaines, 5^e section.
(2) *Gazette des Beaux-Arts*, septembre octobre 1925, pp. 141-161 (cf. *Hespéris*, 1926, p. 325).

ne l'imagine entre l'Andalousie musulmane ou mozarabe et le Languedoc méditerranéen ou même le reste de la France. Mais c'est surtout à l'époque romane que les Français ont joué un rôle considérable au Sud des Pyrénées et que les événements qui se sont alors déroulés en Espagne n'ont pas pu ne pas avoir, en France, un très grand retentissement. Au XI^e et au XII^e siècles, la péninsule hispanique a été le théâtre de véritables croisades, antérieures à celles d'Orient, tout aussi importantes, et beaucoup plus nombreuses. De récentes recherches ont attiré l'attention sur toute la part qui revient à ces expéditions dans la genèse de nos chansons de geste (1). Et leur importance dans le développement des relations artistiques entre la France et l'Espagne a été telle également qu'il ne sera pas inutile d'en rappeler ici sommairement l'histoire.

Dès 1018, le Normand Roger de Toëni, dévot de sainte Foy de Conques, avait été, avec l'évêque Pierre de Toulouse, porter secours au comte de Barcelone, et il consacra ensuite à sainte Foy dans son pays l'abbaye de Conches, près d'Evreux. En 1033, une importante croisade bourguignonne, mentionnée par Raoul Glaber, fut recrutée par l'abbé de Cluny, saint Odilon, et le butin qui devait y être remporté sur les Infidèles avait été promis à l'abbaye même de Cluny. A partir de l'avènement du roi d'Aragon Sanche Ramirez, en 1063, les entreprises devinrent nombreuses. Dès cette même année, une grande croisade fut organisée par le Pape et par saint Hugues de Cluny ; dirigée par le parent de celui-ci, Guy Geoffroy, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, elle eut pour résultat la prise de Barbastro en juillet 1064, événement qui resta sans conséquences politiques immédiates, car la ville fut reprise par les Musulmans dès avril 1065, mais qui eut un retentissement énorme dans tout l'Islam et dans tout le monde chrétien (2). D'autres expéditions eurent lieu ensuite du côté de l'Aragon. Puis, du côté de la Castille, Tolède fut prise par Alphonse VI, en 1085, et le premier archevêque en fut le Français Bernard d'Agen, qui était entré dans la ville aux côtés du roi. Une nouvelle et importante croisade partit de France en 1087 ; et les conséquences politiques en furent

(1) J. BÉDIER, *Les Légendes épiques*, Paris, 1908-13 ; P. BOISSONNADE, *Du Nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923.

(2) L'histoire à tous égards remarquable de la prise de Barbastro et du rôle qu'y jouèrent les Français a été exposée par Dozy dans ses *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, II 335-353.

considérables, car parmi les seigneurs bourguignons qui y prirent part, il y avait, avec le duc de Bourgogne Eudes I^{er}, son frère plus jeune Henri et son cousin Raymond d'Amous ; tous deux épousèrent des filles du roi de Castille ; et l'un devint le fondateur de la monarchie portugaise, tandis que l'autre organisa, avec son beau-père, les Etats de Castille et de Léon et eut pour fils le roi Alphonse VII. L'arrivée des Almoravides, vainqueurs à Zalaca, en 1086, fut, en réalité, moins désastreuse pour la Castille que le règne de la reine Urraca ; et si les progrès furent quelque temps paralysés de ce côté, les succès reprirent au contraire nombreux et importants du côté de l'Aragon. En 1096, Huesca reconquise devint la capitale nouvelle des souverains aragonais, comme Tolède venait de devenir celle des rois de Castille. Puis, ce fut, après la reprise définitive de Barbastro, en 1101, celle de Tudèle en 1114, de Saragosse en 1118 et de Tarazona en 1119, tandis qu'en Catalogne, une première consolidation avançait le long de la côte jusqu'à Tarragone en 1114. Bientôt, après la plaine de l'Èbre, toute la zone montagneuse tomba à son tour avec Calatayud et Daroca, reprises en 1120 ; et le royaume chrétien d'Aragon reçut son extension définitive, toujours grâce aux croisades françaises, quand Lérida et Tortose eurent été reconquises en 1148 (1).

Ainsi, presque depuis le début du XI^e siècle et pendant toute la première moitié du XII^e, des Français de toutes les régions de France contribuèrent à la reconquête de l'Espagne sur l'Islam. Dans toutes les opérations militaires, ils jouèrent un rôle considérable, sinon parfois prépondérant ; et de nombreuses donations de fiefs récompensèrent leurs services. Les abbayes de Saint-Martin de Séz, de La Sauve Majeure, de Sainte-Foy de Conques, de Saint-Pierre de Moissac, de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Pons de Thomières, de Saint-Gilles du Gard, de Saint-Ruf d'Avignon, de Saint-Victor de Marseille, et bien d'autres encore, reçurent, elles aussi, en Espagne, de nombreuses donations ou y fondèrent des prieurés. Des moines français furent placés en même temps à la tête des principaux évêchés de Castille et d'Aragon. Et, à la suite des soldats et des moines, des bourgeois et des artisans vinrent d'outre-monts coloniser en quelque sorte le Nord de la péninsule et former des quartiers entiers dans les grandes

(1) On trouvera le détail de ces événements dans la première partie du livre cité plus haut de M. BOISSONNADE.

villes, par exemple à Pampelune, à Tudèle, à Saragosse, à Salamanque, à Tolède, où l'on voit les « Francos » constituer un important élément de la population à côté des Espagnols chrétiens ou juifs et des Musulmans « mudéjars ».

Or, au fur et à mesure des progrès de la Reconquête chrétienne, un grand nombre de mosquées musulmanes furent transformées en églises par les vainqueurs. On sait que tel fut le sort de la grande mosquée de Tolède qui subsista ainsi transformée jusqu'au début du XIII^e siècle, de la grande mosquée omeiyade de Cordoue qui existe encore presque entière et sert de cathédrale depuis bientôt sept cents ans, de la grande mosquée almohade de Séville dont le minaret a été conservé, ou enfin de celle de Grenade qui servit d'église depuis 1501 et existait encore en 1704. Il ne faudrait pas croire que ce soient là des cas isolés, ou que la conservation de ces mosquées célèbres ait été due à leur importance particulière. D'autres faits moins connus prouvent qu'il en fut ainsi à peu près partout depuis le XI^e siècle jusqu'à la fin du XV^e. Lorsque Barbastro fut occupée une première fois en 1064, l'évêque de Roda fit aussitôt instaurer le culte chrétien dans les mosquées ; puis, quand la ville fut assiégée à nouveau par le roi d'Aragon Pierre I^{er}, celui-ci fit le vœu de consacrer à sainte Foy de Conques la plus belle mosquée de la ville, et cette promesse fut tenue aussitôt que la ville eut été reconquise. Après la prise de Huesca, en 1096, l'archevêque de Bordeaux et les évêques d'Oloron et de Lescar vinrent y purifier les mosquées pour les consacrer au Christ. En 1123, la grande mosquée de Lérida fut promise au monastère de Solsona par Ramón Berenguer III, et la donation fut exécutée en 1149 par Ramón Berenguer IV. De même, à Tortose, la cathédrale reçut, vers la même époque, en donation la mosquée principale et toutes les autres mosquées « tant construites que désertes » de tout l'évêché. De même encore, à Cuenca, lors de la prise de la ville par Alphonse VIII de Castille, en 1177, ce roi fit placer une statue de la Vierge pour recevoir les actions de grâces des vainqueurs dans une mosquée dûment consacrée par un des évêques présents, sur l'emplacement de l'église actuelle de « Nuestra Señora de Gracia ». Et l'on pourrait citer bien d'autres exemples analogues. Parfois, sans doute, certaines de ces mosquées durent être aussitôt démolies ; mais, le plus souvent, les édifices du culte musulman furent conservés, comme à Tolède, Cordoue, Séville ou Grenade, pour servir désormais au moins un certain temps au culte

chrétien. Les choses changèrent par la suite, à partir du règne des Rois Catholiques, puis surtout sous Philippe II. Mais, pendant de longues années, les conquérants respectèrent avec une véritable admiration les plus belles œuvres de l'art musulman, et pendant de longues années, ils vinrent adorer le Christ dans les mosquées devenues des églises où leurs artistes pouvaient trouver les modèles d'une architecture et d'une décoration toutes nouvelles pour eux.

II

On sait, d'autre part, quelle fut, au XI^e et au XII^e siècles, l'importance énorme du pèlerinage de Compostelle, organisé pour ainsi dire presque de toutes pièces alors par les moines de Cluny. La route de Saint-Jacques, qui portait en Espagne le nom significatif de « Chemin français », fut sillonnée dès le X^e siècle par d'innombrables pèlerins. Un des plus anciens connus fut l'évêque du Puy, Godescalc, qui alla en Galice en 951 ; et, dix ans plus tard, le comte Raymond II de Rouergue fut tué en route. Après les incursions d'El Mansour qui prit et rasa la ville même de Compostelle, en 988 et 994, et fit transporter les cloches de la basilique par des esclaves chrétiens jusqu'à Cordoue, le pèlerinage s'organisa vraiment au XI^e siècle, et il y vint dès lors des étrangers de tous pays, des Allemands, des Italiens, et jusqu'à des Grecs ou des Arméniens, mais surtout des Français. Le chemin de Saint-Jacques fut désormais jalonné par les Clunisiens de monastères et d'asiles, et aménagé par des saints comme saint Aleaume de Burgos, ancien moine français de la Chaise-Dieu, mort en 1097, ou saint Dominique de la Calzada, mort en 1109. Et c'est alors que la route du pèlerinage devint la grande voie de pénétration de l'art roman au Sud des Pyrénées (1).

Le rôle ainsi joué par le Chemin de Saint-Jacques dans l'introduction de l'art roman en Espagne est, depuis longtemps, un fait connu, sinon parfaitement étudié encore. Mais c'est seulement de la fin du XI^e siècle ou du début du XII^e que date la construction des églises et des cloîtres édifiés par les Clunisiens depuis les Pyrénées jusqu'à Compostelle et ornés

(1) On sait que M. BÉDIER a consacré au pèlerinage de Compostelle une part importante de son ouvrage sur *Les légendes épiques*.

par eux de portails sculptés, de chapiteaux historiés ou de fresques peintes. C'étaient jusqu'alors des monastères mozarabes qui marquaient les étapes du pèlerinage, très nombreux encore aux environs de l'an 1100, et tels qu'on peut s'en faire aujourd'hui une idée assez exacte d'après les restes étudiés récemment par D. Manuel Gómez Moreno (1). Presque aussitôt après le col du Somport, c'était déjà le fameux monastère de San Juan de la Peña, le premier qui avait adopté la règle clunisienne au Sud des Pyrénées sous le règne de Sanche le Fort ; et l'on y trouve encore quelques restes de l'église mozarabe antérieure à la réforme, avec une porte en arc outrepassé où l'on retrouve peut-être, par delà l'influence de l'art musulman, la tradition visigothe. Après la vieille abbaye navarraise de Leyre, c'étaient ensuite, sur les confins de la Navarre et de la Rioja castillane, et près de l'abbaye clunisienne de Nájera, les vénérables monastères d'Albelda et de San Millán de la Cogolla où s'était déjà arrêté l'évêque du Puy Godescalc lorsque, allant en pèlerinage à Compostelle, il avait fait copier un manuscrit de l'atelier célèbre d'Albelda. Puis venaient en Vieille Castille les abbayes de la région de Burgos, dont une des plus importantes était, dans cette ville même, celle aujourd'hui disparue de Sainte-Colombe. Dans la fertile « Tierra de Campos », un grand nombre de ces monastères mozarabes avaient adopté des premiers la réforme clunisienne en conservant d'abord leurs anciennes églises, à Frómista, à Carrión de los Condes, à Sahagún, dont le « Guide du Pèlerin » attribuait la construction à Charlemagne. On touchait alors au pays repeuplé jadis par les Mozarabes andalous tout autour de Léon, où la célèbre fondation royale de Saint-Isidore servait de panthéon aux souverains ; et c'est là que s'élève encore le groupe le plus important et le plus homogène des monuments décrits par D. Manuel Gómez Moreno, à Escalada, à Peñalba, à Montes par exemple. Dans la région montagneuse qu'il fallait franchir en dernier lieu entre le plateau léonais et la Galice se trouvaient les couvents maintenant détruits d'Eiré et de Samos. Enfin, à l'extrémité de la route, l'ancienne basilique préromane de Compostelle tenait peut-être elle-même de l'influence musulmane certains caractères artistiques qui venaient s'y amal-

(1) *Iglesias mozárabes* Madrid, 1919.

gamer à la tradition visigothe telle qu'elle s'était perpétuée dans les églises asturiennes.

Presque tous ces couvents de la route qui menait à Saint-Jacques de Galice avaient été, au x^e siècle, d'importants foyers d'art mozarabe. Des moines cordouans en avaient édifié un grand nombre à l'image de ceux qu'ils avaient quittés en Andalousie ; et ils y avaient enluminé de nombreux manuscrits, parmi lesquels les *Commentaires de l'Apocalypse*, par le célèbre Beatus de Liébana, ont exercé sur l'art chrétien d'Occident une influence célèbre qui a été récemment mise en lumière (1). Et ainsi, les pèlerins français de toutes classes, chevaliers et hommes d'église, bourgeois et artisans, qui allèrent à Compostelle au xi^e et au xii^e siècles, purent voir un nombre considérable de ces monastères où la marque de la civilisation hispano-musulmane était prépondérante, et où ils trouvaient en toutes choses la révélation d'un monde nouveau, de l'Orient légendaire tel qu'il nous apparaît dans l'esprit des Français du moyen âge à travers les chansons de geste.

Il est donc très certain qu'à partir surtout du milieu du xi^e siècle, par la guerre sainte et par le pèlerinage, les Français du moyen âge ont connu l'Espagne et l'art hispano-musulman infiniment mieux qu'on ne le croit d'habitude. Qu'est-ce que l'Espagne pouvait leur fournir alors ? et pouvaient-ils en particulier y trouver l'idée première de la croisée d'ogives ?

III

Les Arabes, admirables décorateurs, ont toujours passé, non sans raison, pour de médiocres constructeurs, mal servis souvent par la mauvaise qualité des matériaux qu'ils employaient, et soucieux de l'effet immédiat beaucoup plus que de la valeur réelle de leurs œuvres ; c'est ce qui paraît déjà ressortir de l'étude de leur architecture à Tolède au x^e siècle. Il est un point pourtant sur lequel les architectes musulmans d'Espagne étaient, dans la théorie surtout, infiniment plus savants que les architectes français au début de l'époque romane, et en possession d'une bien plus grande richesse de formes : c'est la construction des coupoles.

(1) E. MÂLE, *L'art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922.

Le seul élément important par sa valeur architecturale dans la mosquée hispano-maghrébine, la seule partie qui en soit voûtée et qui soit, avec le minaret, réellement « construite », c'est, à l'origine du moins, la coupole, dont les Musulmans avaient, du reste, trouvé les modèles les plus variés dans toutes les civilisations auxquelles ils avaient succédé, chez les Romains et les Byzantins, les Sassanides et les Syriens. Les constructeurs arabes ont appliqué à la coupole, comme à la forme des arcs et à la décoration, toute la subtilité de leur esprit de géomètres, et de mathématiciens raisonnant dans l'abstrait. Ils ont élevé, en en juxtaposant parfois plusieurs sortes dans un même monument, un nombre extraordinaire de variétés de coupoles : surhaussées, hémisphériques ou surbaissées ; rondes, ovoïdes ou outrepassées ; lisses, cannelées, à pans plats ou en arc de cloître ; à nervures se croisant en un seul centre ou en plusieurs ; enfin, à entrelacs ou à stalactites ; ils ont multiplié les éléments de leur structure ou de leur décoration suivant une progression numérique, construisant par exemple des coupoles à 4, 8, 12, 16, 24, 32 pans, ou à 4, 8, 12, 16, 24, 32 arcs s'entrecroisant en formant des étoiles à autant de branches ; et ils ont, en dernier lieu, laissé en Espagne, vers la fin du moyen âge, le genre de voûte où la complication mathématique se multiplie dans des combinaisons géométriques qui donnent le vertige, la coupole à stalactites telle qu'on la trouve à l'Alhambra de Grenade ou à l'Alcazar de Séville. La richesse de la langue espagnole pour désigner les multiples variétés de la coupole est encore aujourd'hui caractéristique ; et quoique la plupart des monuments construits par les Musulmans dans la péninsule hispanique aient maintenant disparu, on peut encore se faire une idée de cette diversité de formes par les voûtes qui surmontent en Espagne les églises mozarabes ou mudéjares, voire même romanes ou gothiques. C'est ainsi qu'à la partie ancienne de l'église probablement mudéjare de Lebrija, en Andalousie, sur les neuf travées que comprennent la nef et ses bas-côtés, on en trouve sept couvertes de coupoles ; sur ces sept coupoles, il y en a une lisse et hémisphérique, une sur arcs entrecroisés dessinant une étoile à huit branches, deux en arc de cloître à huit pans, deux à seize pans, et une à trente-deux côtes (1).

(1) L'église de Lebrija a été décrite en 1900 par A. Fernández CASANOVA dans le *Boletín de la Sociedad española de excursiones* ; et le plan en a été reproduit par LAMPÉREZ, *Historia de la arquitectura cristiana española en la Edad media*, I, 253, fig. 138.

Et la même tradition survécut longtemps après l'introduction de l'art gothique français, et jusque dans les monuments où cette influence nouvelle et si différente s'est le plus marquée, puisque, dans une église en grande partie voûtée d'ogives, comme la collégiale de Toro, on ne trouve pas moins de quatre sortes de voûtes où la croisée d'ogives française se combine de façons diverses avec la tradition musulmane de la coupole à côtes ou à nervures.

On a déjà montré comment les Français ont emprunté à l'Espagne arabe certaines formes d'arcs et certains motifs décoratifs (1). Pourquoi ne se seraient-ils pas inspirés aussi de tout ce que les coupoles hispano-mauresques pouvaient leur apprendre ? La plus remarquable et la plus originale de toutes les variétés de coupole employées en Espagne par les architectes musulmans est incontestablement la coupole nervée sur arcs entrecroisés que l'on voit surgir dès le x^e siècle à Cordoue sous sa forme la plus parfaite. Or, il semble bien que c'est précisément cette sorte de voûte qui a dû être le plus couramment employée dans l'art hispano-musulman au xi^e siècle et pendant une grande partie du xii^e; et c'est là un fait d'autant plus important à noter qu'il ne paraît pas avoir été jusqu'ici constaté avec les conséquences qu'il comporte.

IV

Il ne nous reste malheureusement à peu près rien de tous les monuments musulmans qui couvraient alors une grande partie de la Castille et de l'Aragon, régions où les Français vinrent alors en masse. A part la grande mosquée de Cordoue et le petit oratoire de Tolède qu'on appelle maintenant l'« ermita del Cristo de la Luz », les nombreuses mosquées qui furent, comme nous l'avons vu, transformées en églises ou données à des abbayes, ont aujourd'hui entièrement disparu. Il ne subsiste en particulier à peu près rien (2) de tous les monuments qui furent élevés au xi^e siècle

(1) E. MÂLE, *Art et artistes du moyen âge*, Paris, 1927, pp. 39-88.

(2) Mentionnons, cependant, pour mémoire, les restes de la petite mosquée de l'Aljaferia de Saragosse, importants surtout pour l'histoire de la décoration hispano-mauresque.

dans les divers royaumes issus à cette époque du brusque effondrement du Califat de Cordoue, les « reinos de Taïfas », comme disent les Espagnols. Mais il semble que l'on doive logiquement supposer que l'emploi de la voûte nervée en était un des principaux caractères.

Le peu qui a été conservé de l'architecture musulmane proprement dite tend à le prouver avec évidence. L'exemple de la petite mosquée du Cristo de la Luz, qui date des derniers temps du Califat de Cordoue, prouve que l'emploi de la voûte nervée s'était répandu dès la fin du x^e siècle dans les diverses régions de l'Espagne musulmane ; et cet emploi était si usuel à Tolède que la coupole sur arcs entrecroisés s'y retrouve ensuite à la petite mosquée dite des « Tornerías » et à la chapelle de Belén du couvent de Santa Fé. A Saragosse, il y avait une coupole nervée analogue, disparue aujourd'hui, devant le mihrab de l'Aljafería, et datant par conséquent du xi^e siècle. Et pendant tout le cours de ce dernier, il dut en être ainsi dans les divers Etats musulmans des « reyes de Taïfas ».

C'est seulement à l'époque almoravide, en effet, et surtout dans l'art almohade qu'apparaît la forme nouvelle de coupole qui va remplacer la voûte nervée dans l'Islam Occidental, c'est-à-dire la coupole à stalactites. Le plus ancien exemple connu de l'emploi de la stalactite en Occident se trouve à la grande mosquée almoravide de Tlemcen, au milieu précisément d'une des dernières coupoles musulmanes à nervures (1). Et comme l'ont définitivement montré les études de MM. Henri Basset et Henri Terrasse, c'est seulement dans les monuments almohades de Tinnel et de Marrakech que la coupole à stalactites s'affirme enfin comme pleinement constituée. Antérieurement à cette forme dernière de la coupole hispano-maghrébine, et après les coupoles lisses, lobées ou à pans, il n'y a donc eu place au xi^e siècle, dans l'évolution de l'art musulman d'Occident, que pour la coupole nervée issue des coupoles cordouanes du x^e.

(1) On sait que cette coupole de Tlemcen présente de remarquables analogies avec celle qui a été élevée sous les Mérinides à la grande mosquée de Taza et qui appartient en somme à la même série (G. MARÇAIS, *Manuel d'art musulman*, Paris, 1926-1927, I, 318-320, et II, 479-480). L'existence de cette coupole à Taza pourrait s'expliquer par le fait qu'une coupole semblable inspirée par celle de Tlemcen, aurait déjà existé dans la mosquée almohade élevée à Taza par Abd-el-Moumen. D'autres coupoles où la stalactite est employée de même au centre d'une voûte nervée se voient encore à l'Alcazar de Séville dans une salle du « Patio de las Banderas » (*Arquitectura*, octobre 1927, p. 248), et à la salle supérieure du minaret de la Koutoubiya de Marrakech (*Hespéris*, 1926, p. 111, fig. 65).

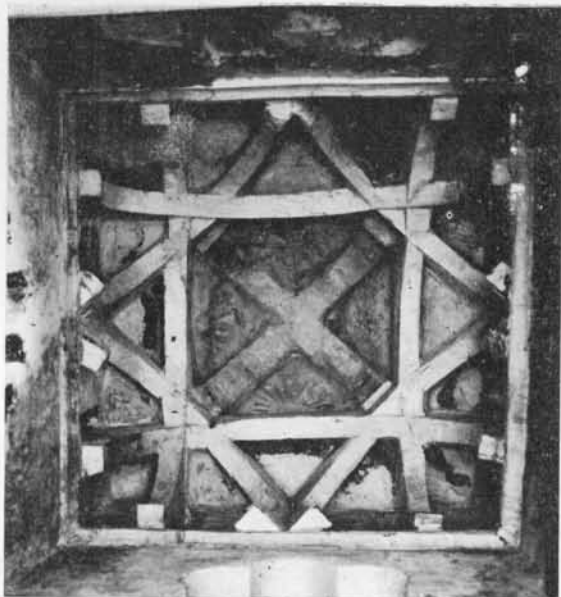


FIG. 1. — Tolède : Coupole nervée du « Cristo de la Luz ».
Photo E. Lambert.

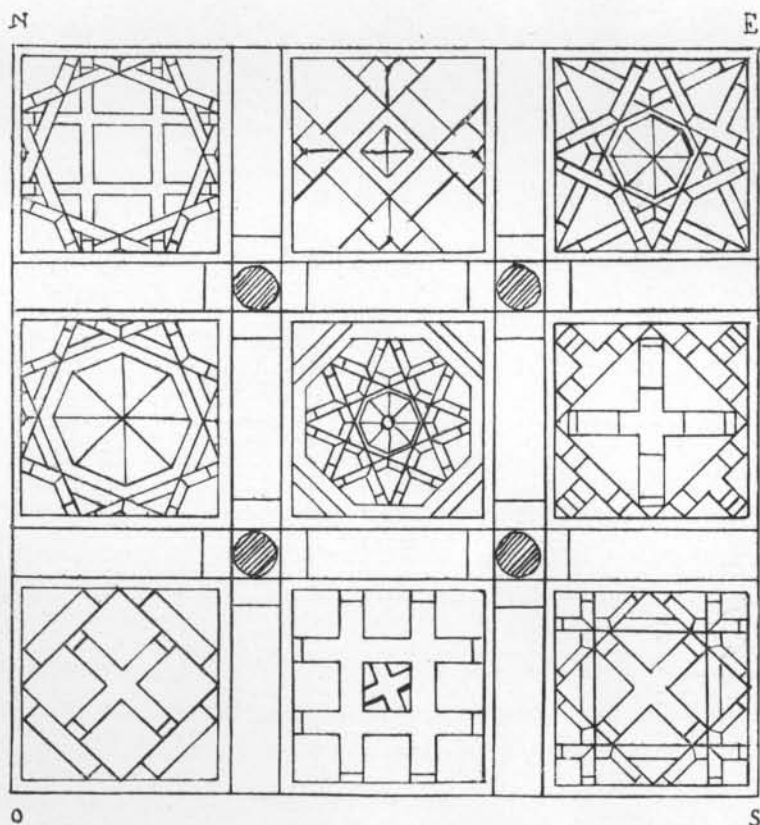


FIG. 2. — Tolède : Plan des coupoles du « Cristo de la Luz ».

L'étude des églises mozarabes confirme également cette supposition. D'après la conclusion générale que l'on peut tirer du livre de D. Manuel Gómez Moreno, tandis que dans la région montagneuse du Nord de la péninsule hispanique, en Catalogne, en Navarre et dans les Asturies, l'influence de l'art du Califat de Cordoue n'a guère dû se faire sentir en somme que dans quelques détails, l'architecture chrétienne de toute la

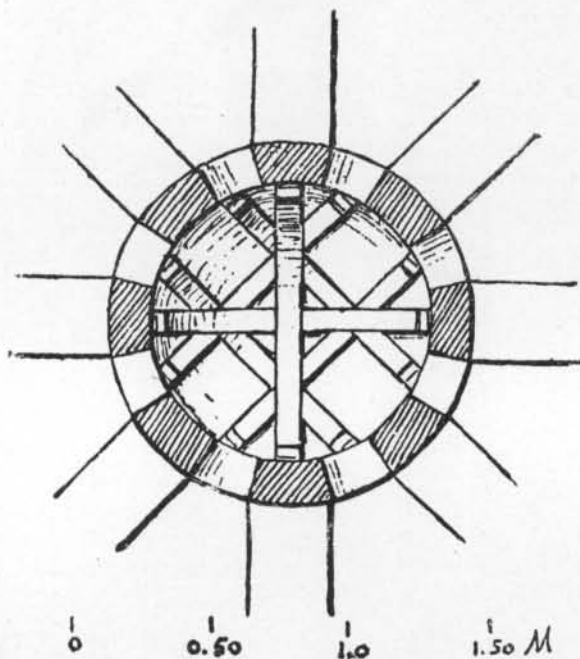


FIG. 3. — Berlanga de Duero :
Coupolette de l'église San Baudelio.

(D'après M. Gómez Moreno).

« Meseta » centrale, depuis la haute vallée du Douro, la Rioja et la région de Burgos jusqu'aux confins de la Galice, reflète par contre dans la structure des édifices comme dans l'ornementation des corniches et des chapiteaux la structure et la décoration des mosquées andalouses ; et il en était sans doute de même dans les monuments chrétiens des régions alors soumises à la domination islamique. Mais un autre fait se dégage non moins nettement de ce livre. Celles des églises mozarabes qui ont subsisté dans le pays de Léon ne présentent pas de voûtes nervées ; et cela se conçoit

aisément puisque ces monuments sont tous antérieurs à la mosquée d'El-Hakam, à Cordoue. Mais on trouve, au contraire, des arcs en croix soutenant des voûtes dans les églises mozarabes quelque peu postérieures de Vieille Castille, à San Baudelio de Berlanga de Duero et à San Millán de la Cogolla.

A l'« ermita » de San Baudelio, qui paraît dater de la première moitié du XI^e siècle, une petite niche est ménagée au-dessus de la grosse colonne centrale qui porte la retombée médiane des huit arcs diaphragmes outrepassés de la salle principale. Cette niche est couverte d'une coupolette de 50 centimètres de rayon, minuscule comme un joujou d'enfant, mais exactement conçue malgré son exigüité comme les voûtes nervées de Cordoue et de Tolède. Celle-ci est même un peu plus compliquée encore, car on y trouve en quelque sorte superposés deux tracés de nervures employés au Cristo de la Luz ; quatre des arcs outrepassés qui sous-tendent la coupole s'entrecroisent en laissant au centre un carré, et deux autres viennent s'appliquer diagonalement par dessous ceux-ci, en se croisant eux-mêmes sans clef commune en leur milieu (1).

A San Millán de la Cogolla, qui se trouvait précisément sur le Chemin de Saint-Jacques, deux travées de la vénérable église en partie souterraine de l'ancien monastère sont voûtées d'une façon au moins aussi curieuse. Aux extrémités des deux nefs qui constituent cette église et doivent remonter à la fin du X^e siècle, on voit des voûtes en arc de cloître ou, si l'on aime mieux, des sortes de coupoles à quatre pans portés par des arcs qui se croisent au centre en partant les uns des sommets et les autres du milieu des côtés du carré de base, exactement comme les nervures d'une voûte d'ogives à liernes. Ces arcs ne sont pas sans doute de véritables ogives, car ils font saillie à l'extrados comme à l'intrados de la voûte, et les compartiments de celle-ci s'y emboîtent comme les parties légères d'un plafond s'engageraient par pénétration dans l'armature d'une charpente. Mais ce système n'en a pas moins déjà la valeur constructive des croisées d'ogives. Là comme dans les coupoles nervées de Cordoue, dont l'ossature paraît également être en pierre, les compartiments de la voûte ne sont qu'un

(1) GÓMEZ MORENO, *op. cit.*, pp. 309-320, et pl. 119-125.

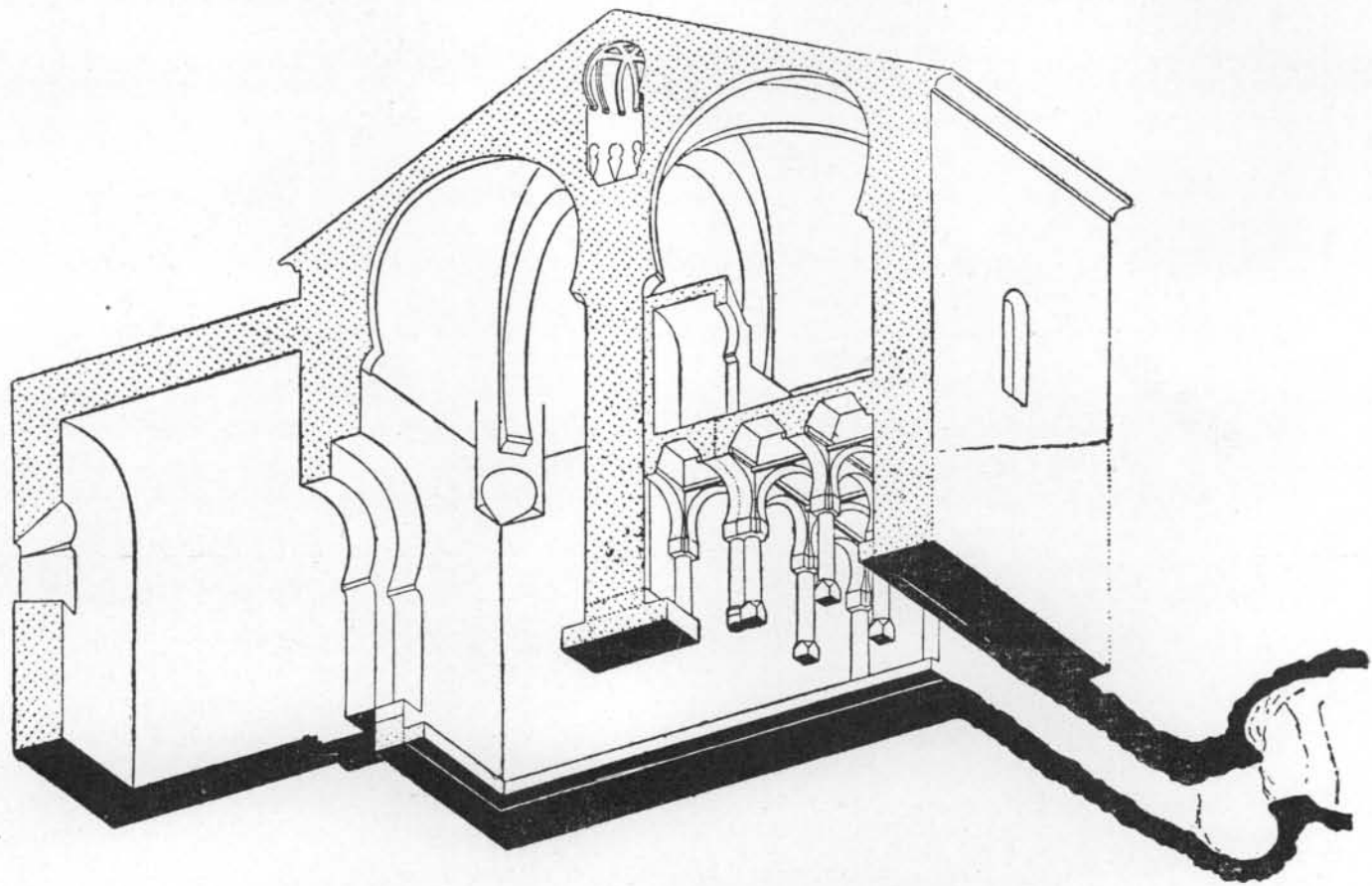


FIG. 4. — Berlanga de Duero : Intérieur de l'église San Baudelio.

(D'après M. Gómez Moreno).

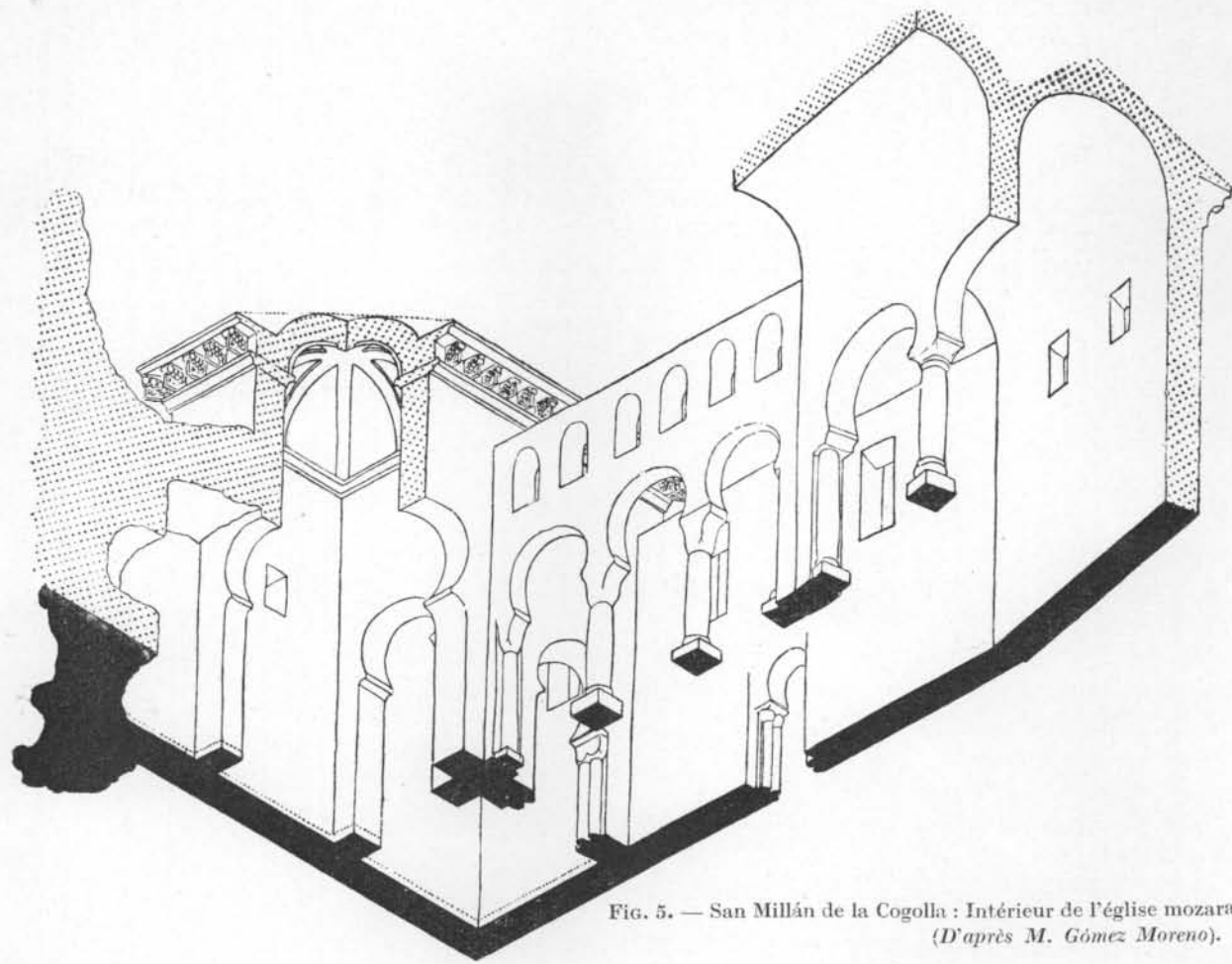


Fig. 5. — San Millán de la Cogolla : Intérieur de l'église mozarabe.
(D'après M. Gómez Moreno).

remplissage indépendant de l'armature qui reporte la poussée en des points déterminés des murs extérieurs (1).

Il y a là sans doute un remarquable exemple de la variété des procédés constructifs inventés peut-être ou du moins fréquemment employés par les architectes de Cordoue. A en juger en tout cas d'après ces curieuses églises de San Baudelio de Berlanga et de San Millán de la Cogolla, il n'est pas douteux que, dès la fin du x^e siècle et au cours du xi^e, la voûte nervée avait dû devenir d'un usage courant dans l'art hispano-mauresque, et cela non seulement dans les mosquées, mais encore dans les églises mêmes du Chemin de Saint-Jacques où passèrent alors tant de pèlerins et de moines français.

V

Un autre fait paraît confirmer enfin que la coupole nervée a été couramment employée au xi^e siècle dans l'art hispano-mauresque de Castille et d'Aragon. C'est, en effet, précisément ce genre de voûte qui a été imité à plusieurs reprises dans certaines des plus anciennes églises « mudéjares » de ces régions, alors que la coupole à stalactites et la couverture en charpente qui la supplantent dans l'architecture almohade n'y sont apparues que plus tard.

On sait en quoi consistent les premières formes de l'art mudéjar, cet art propre à l'Espagne médiévale où se sont combinés dans les proportions les plus diverses les formes et les procédés de l'art musulman et de l'art chrétien. Les plus anciennes manifestations en apparaissent dans la deuxième moitié du xii^e siècle, après quoi les différentes variétés en constitueront l'art indigène et, en quelque sorte, national de l'Espagne jusqu'à une époque avancée de la Renaissance. A l'origine, on en voit naître les premières productions dans des monuments où l'architecture et la décoration gothiques sont encore inconnues et où l'art almohade n'a pas pénétré davantage dans l'Espagne chrétienne. C'est, d'une part, l'art roman qui représente alors, au Sud des Pyrénées, le christianisme occidental; et,

(1) GÓMEZ MORENO, *op. cit.*, pp. 288-309 et pl. 112-118.

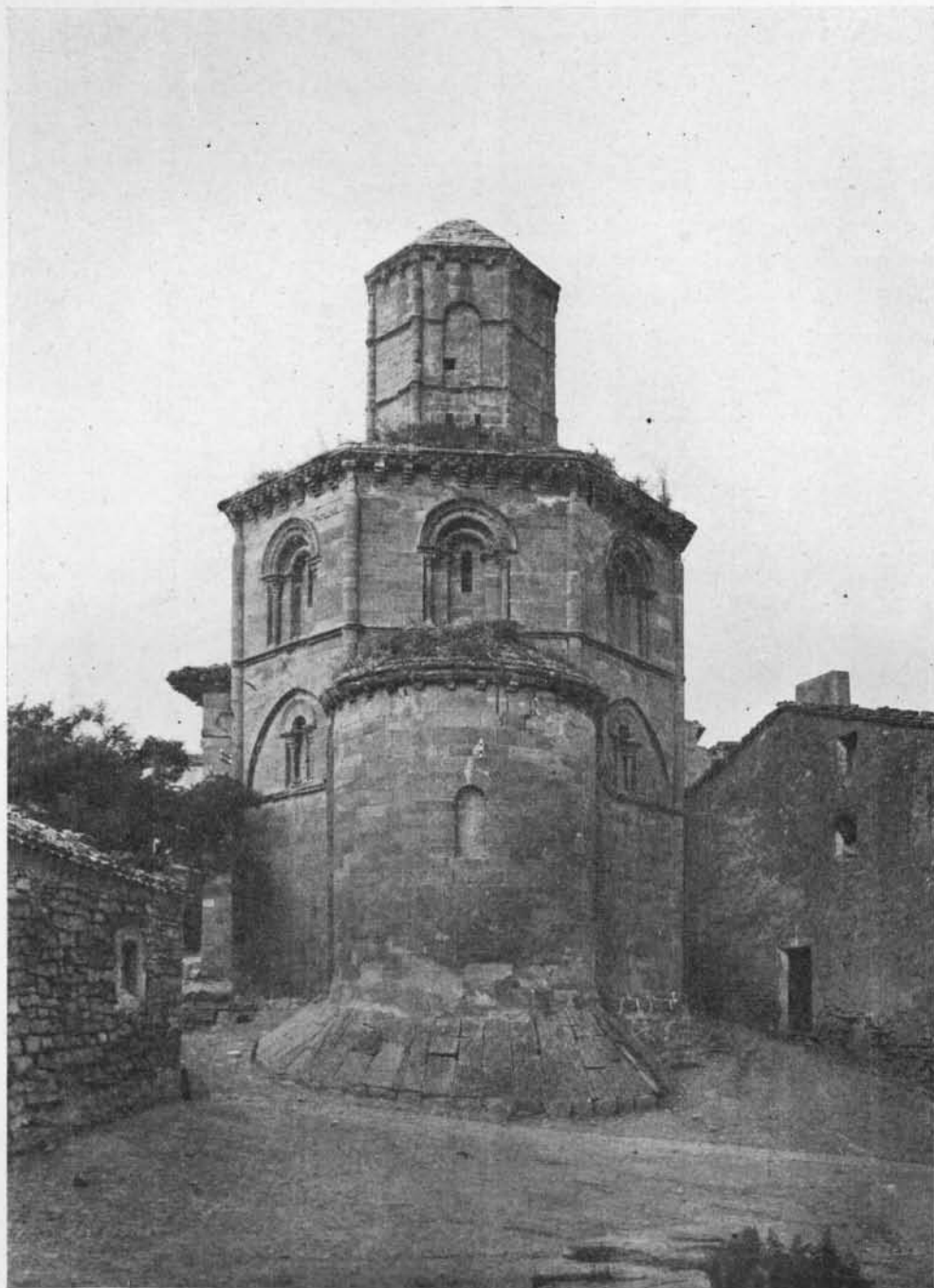


FIG. 6. — Torres del Río : Vue extérieure de l'église.

(Photo Más.)

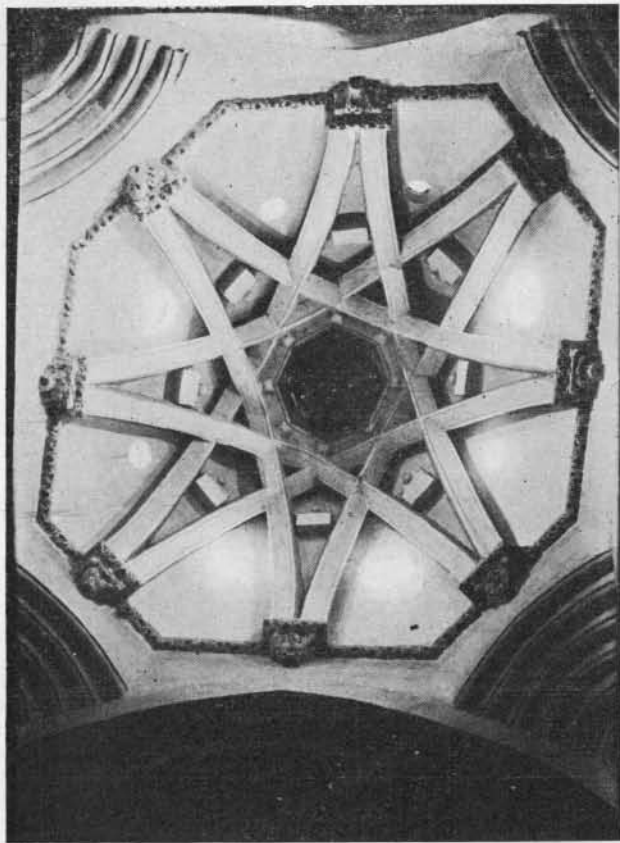


FIG. 7. — Almazán : Coupole nervée de l'église San Miguel.
(Photo J. Cabré).

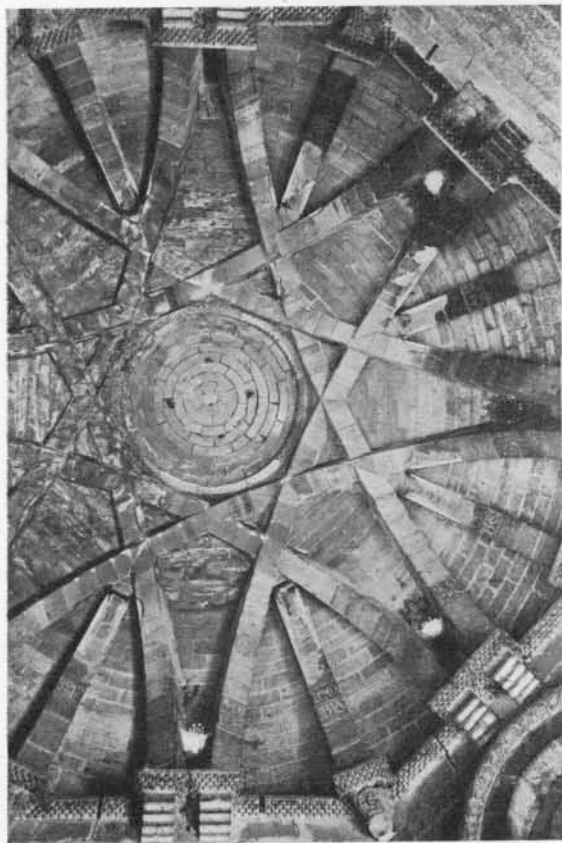


FIG. 8. — Torres del Río : Coupole nervée de l'église octogonale.
(Photo Más)

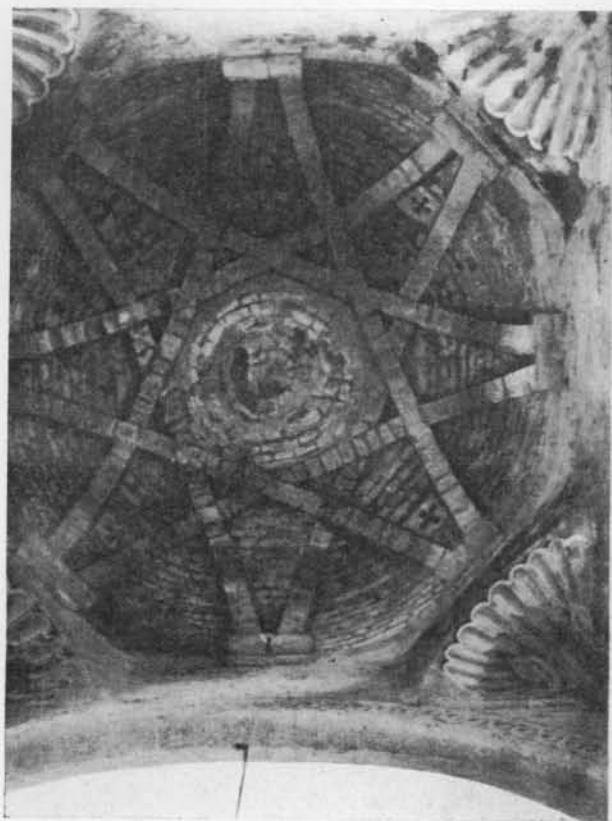


FIG. 9. — Oloron : Coupole nervée de l'église Sainte-Croix.
(Photo E. Lambert).

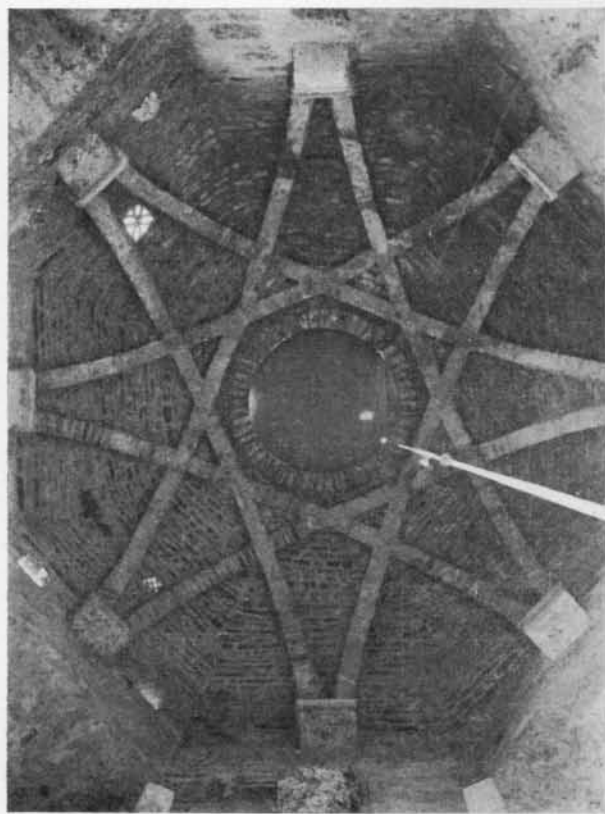


FIG. 10. — L'Hopital Saint-Blaise : Coupole nervée de l'église.
(Photo E. Lambert).

d'autre part, après la destruction du royaume des Beni-Houd de Saragosse et jusqu'après l'effondrement de l'empire almoravide, ce que l'art musulman peut fournir, ce sont encore les formes artistiques qui avaient été répandues au XI^e siècle par les artistes andalous dans les différents Etats des « Reyes de Taïfas ». Suivant la double tendance que l'on retrouve dans l'art mudéjar d'un bout à l'autre de son histoire, c'est tantôt une technique surtout mauresque qui cherche à reproduire les formes de l'art roman et à s'adapter, le cas échéant, aux nécessités du culte chrétien, et tantôt au contraire, ce sont surtout les formes de l'art musulman qui sont reproduites dans les monuments chrétiens avec une technique romane. Dans ce dernier cas, les mudéjars ont, en somme, transposé dans la pierre en véritables architectes les formes d'arcs et de voûtes que les musulmans avaient dû surtout employer au siècle précédent en matériaux légers, brique, plâtre ou bois, et avec une intention essentiellement décorative.

Or, la forme de voûte qui a été ainsi le plus souvent transposée en pierre n'est autre précisément que cette sorte de coupole nervée à arcs entrecroisés dont les plus anciens exemples connus en Occident se trouvent à la mosquée d'El-Hakam à Cordoue et à l'oratoire du Cristo de la Luz à Tolède. Et cela prouve bien évidemment que cette même forme était également courante dans les modèles que fournissaient aux artistes mudéjars les monuments élevés en Espagne par les musulmans depuis le début du XI^e siècle jusqu'au milieu du XII^e, avant la formation et la diffusion de l'art almohade.

On trouve d'abord des voûtes de cette sorte, qui ont ainsi la valeur de véritables survivances de l'art hispano-mauresque du XI^e siècle, dans des édifices entièrement romans en dehors des éléments empruntés à l'art musulman (1). Les plus caractéristiques, qui ne sont malheureusement

(1) Il n'y a pas lieu de considérer ici comme des œuvres mudéjares de cette sorte la curieuse salle qui sert, aujourd'hui, de sacristie à l'église Saint-Paul de Cordoue, ou l'étonnante église paroissiale de Lebrija dans la province de Séville. Ces deux monuments dont on n'a pu, jusqu'ici, fixer au juste la date peuvent être aussi bien antérieurs ou postérieurs à la reconquête de la Basse-Andalousie par saint Ferdinand dans la première moitié du XIII^e siècle, et l'on ne saurait dire s'ils ont été, dès l'origine, destinés à servir d'églises. La double coupole de Saint-Paul de Cordoue où l'entrecroisement des arcs dessine deux étoiles superposées à huit pointes est évidemment inspirée par les voûtes semblables des deux travées qui encadrent la coupole devant le mihrab à la grande mosquée voisine (le plan sommaire de cet édifice a été donné par LAMPÉREZ, *op. cit.*, I, 587, fig. 469); et le même tracé est reproduit à l'une des travées de l'église de Lebrija. La structure des piles de ce dernier monument paraît indiquer une influence de l'architecture chrétienne.

pas datées, sont, en Castille, non loin de Soria, la coupole du transept de l'église d'Almazan, et en Navarre, sur le Chemin même de Saint-Jacques, la voûte de la petite chapelle octogonale de Torres del Rio. L'une et l'autre rappellent par le tracé de leurs nervures la coupole centrale du Cristo de la Luz à Tolède ; et celle de Torres del Rio présente en outre des nervures supplémentaires destinées à renforcer la voûte sous un lanternon qui devait probablement servir à l'origine de lanterne des morts (1).

Une autre coupole nervée, un peu différente, recouvre, à Salamanque, l'ancienne salle capitulaire, appelée aujourd'hui chapelle de Talavera, dans le cloître de la cathédrale. Celui-ci paraît avoir été exécuté vers 1178, et la salle capitulaire pourrait, par conséquent, dater également de la deuxième moitié du XII^e siècle. Par une rencontre singulière, le tracé des arcs entrecroisés qui en sous-tendent la coupole se retrouve très analogue dans une autre œuvre où survit de même et vers la même époque, en terre d'Islam, la voûte nervée andalouse. Cette dernière n'est autre que la coupole qui recouvre la plus haute salle du minaret almohade de la Koutoubiya de Marrakech (2) ; et la comparaison entre les deux œuvres est particulièrement instructive. Les huit arcs entrecroisés y sont disposés de telle sorte que l'octogone étoilé qu'ils dessinent en se rencontrant occupe seulement la partie centrale de la coupole au lieu de garnir celle-ci tout entière ; et ils sont, en outre, à Salamanque, placés un peu obliquement par rapport à l'octogone de base au lieu d'être perpendiculaires à ses côtés comme à Marrakech. Mais la différence essentielle est que, dans la voûte almohade, les nervures ont un rôle exclusivement décoratif, alors que, dans la voûte mudéjare, les arcs solidement construits ont une valeur proprement architecturale. L'évolution de l'art musulman du X^e au XII^e siècle a consisté dans l'ensemble à accentuer toujours davantage le parti-pris ornemental et à négliger de plus en plus le point de vue du constructeur, tandis que, dans l'art mudéjar, il arrive souvent, comme ici, que la forme seule reste

(1) L'église d'Almazán a été décrite par LAMPÉREZ (*op. cit.*, II, 282-284, fig. 292-294. Celle de Torres del Rio a fait l'objet d'une étude de D. SERAPIO HUICI (*Arquitectura*, août 1923, pp. 53-259). Une note importante concernant les deux monuments a été ajoutée par [TORRES BALBÁS] à la suite de l'étude de D. SERAPIO HUICI, et j'ai moi-même parlé du deuxième dans le *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1928, II, 1-8).

(2) *Hespéris*, 1926, p. 111, fig. 65.

musulmane, en se dépouillant même de l'exubérante décoration mauresque sous l'influence d'une technique devenue chrétienne.

La tradition de la voûte nervée des x^e et xi^e siècles a été tellement forte en Espagne qu'on en trouve encore des exemples au xiii^e. C'est ainsi qu'à Ségovie la curieuse petite église de la Vera Cruz est exactement datée par une inscription de 1208. Malgré sa date avancée, ce monument présente une remarquable persistance à la fois des formes romanes et des formes musulmanes, car on ne trouve encore rien de gothique dans la rotonde dodécagonale à deux étages entourée d'un déambulatoire de même forme et terminée par trois absides demi-circulaires qui constitue cette église, à laquelle sa forme exceptionnelle a valu d'être considérée à tort comme une chapelle des Templiers. Sans doute, les deux coupoles qui s'y voient aux deux étages de la rotonde centrale sont portées par des nervures ; et l'on pourrait croire qu'il y a là une influence de la voûte d'ogives gothique, si les mêmes systèmes d'arcs entrecroisés ne se trouvaient déjà employés séparément à diverses travées du Cristo de la Luz à Tolède et simultanément à l'étrange coupole de San Baudelio de Berlanga (1). Le même tracé qu'à la coupole supérieure de la Vera Cruz — quatre arcs entrecroisés de façon à laisser au centre un carré vide — se retrouve encore dans un autre monument de Ségovie, à la croisée du transept de l'église également romane et mudéjare de San Millán. A Burgos, enfin, le monastère cistercien de Las Huelgas conserve dans la clôture une chapelle mudéjare dont la voûte est encore une coupole nervée à arcs entrecroisés. La date de la coupole de San Millán de Ségovie n'est pas connue. Quant à la chapelle de Las Huelgas de Burgos, elle doit remonter seulement, comme la Vera Cruz de Ségovie, au début du xiii^e siècle, car elle est précédée d'un vestibule où l'on trouve employée la forme nouvelle de la voûte à stalactites, comme au reste dans les autres constructions mudéjares du même monastère, et celui-ci n'ayant été fondé qu'en 1187, la plupart des bâtiments en sont certainement assez postérieurs à cette date.

(1) Le plan de la coupole inférieure de Ségovie est donné par STREET (*Some account of gothic Architecture in Spain*, 2^e édit., Londres-New-York, 1914, I, 178, p. VIII), et celui de la coupole supérieure par LAMPÉREZ, *op. cit.*, I, 499, fig. 379).

VI

Ce qui permet, dans tous ces cas, d'affirmer qu'il y a eu sûrement imitation de l'art musulman dans l'art chrétien d'Espagne, c'est l'aspect particulier de ces coupoles, où les nervures s'entrecroisent en laissant un vide au centre, et souvent en dessinant un polygone étoilé. C'est ce même tracé des arcs qui ne laisse aucun doute sur l'origine hispanique de deux autres coupoles analogues qui se trouvent sur le versant français des Pyrénées, aux deux églises voisines de Sainte-Croix d'Oloron et de L'Hopital Saint-Blaise, sur une des routes du pèlerinage de Compostelle (1). Mais parmi les voûtes nervées hispano-mauresques du x^e et du xi^e siècles que nous avons signalées, il y en a plusieurs dont les arcs ont un tracé beaucoup plus simple, semblable à celui qu'auront plus tard les croisées d'ogives françaises, c'est-à-dire qu'ils se croisent en leur milieu sans laisser de vide central. Il en est ainsi notamment à plusieurs coupolettes du Cristo de la Luz à Tolède, à la plupart de celles de la mosquée dite des Tornerías dans la même ville, à l'église mozarabe de San Millán de la Cogolla et à la petite niche centrale de l'« ermita » de San Baudelio à Berlanga de Duero.

On ne saurait donc affirmer qu'il y a eu seulement, comme on a pu l'admettre, imitation de la voûte d'ogives française dans des coupoles nervées mudéjares dont les arcs se croisent en leur milieu sans laisser de vide central, par exemple à la voûte inférieure de la rotonde de la Vera Cruz à Ségovie, aux deux curieux tabernacles de l'église de San Juan de Duero à Soria, aux coupoles de transept de la cathédrale de Jaca et de l'abbatiale voisine de Santa Cruz de la Serós (2), à la « Torre Vieja » de la cathédrale d'Oviedo (3), aux voûtes en briques des tours de l'église Saint-Martin d'Arévalo (4), ou même aux portes des ponts d'Alcantara et de Saint-Martin, à Tolède. Dans toutes ces voûtes, l'existence et le tracé des arcs qui sous-tendent les coupoles peuvent tout aussi bien s'ex-

(1) Ces coupoles ont été signalées dans la *Revista historica* de Valladolid, avril-juin 1926, pp. 5-30), et dans l'*Architecture* (10 octobre 1926, pp. 323-324).

(2) LAMPÉREZ, *op. cit.*, I, pp. 674-679.

(3) *Monumentos arquitectónicos de España*, première série.

(4) GÓMEZ MORENO, *op. cit.*, pp. 296 sqq.

pliquer par l'imitation de modèles musulmans. Et l'on peut alors se demander d'où dérivent en France, non seulement les coupoles nervées d'Oloron et de L'Hopital Saint-Blaise, mais encore bien d'autres voûtes analogues, dont les nervures ont un tracé moins caractéristique, dans diverses régions que nous savons avoir été en relations fréquentes avec l'Espagne au XI^e et au XII^e siècles, en Gascogne, en Languedoc, en Provence, en Aquitaine, en Anjou, en Touraine, en Normandie; car on trouve, dans toutes ces régions, des essais très variés de voûtes nervées, qui n'ont qu'un rapport assez lointain avec la croisée d'ogives proprement dite, qui sont, dans bien des cas, antérieurs aux premiers exemples connus de celle-ci, et qu'on ne saurait, par conséquent, expliquer comme si c'étaient des imitations mal comprises des voûtes gothiques de l'Île de France.

Il ne saurait certes s'agir, dans toutes ces voûtes mudéjares ou surtout françaises, d'une imitation au sens rigoureux du mot des coupoles nervées musulmanes du X^e et du XI^e siècles, mais seulement d'une simple suggestion fournie par celles-ci aux architectes chrétiens, et d'une transposition dans la technique propre à ces derniers des formes le plus souvent purement décoratives de l'art hispano-mauresque. Dès la fin du X^e siècle, j'ai montré comment, dans la petite mosquée de Tolède, le caractère architectural de ces voûtes était déjà bien faible, tandis que l'importance du point de vue ornemental tendait à y devenir de plus en plus grande; et M. Henri Terrasse a écrit sur les coupoles de Cordoue l'analyse la plus pénétrante dans son étude sur la Koutoubiya de Marrakech (1). En ce qui concerne d'ailleurs les artistes français du moyen âge, nous savons qu'en présence des œuvres d'un art étranger, ils apercevaient seulement ce qu'ils voulaient voir, ou plutôt ce qu'ils pouvaient voir. L'exemple bien connu de Villard de Honnecourt est particulièrement caractéristique à cet égard, et certaines pages de son album permettent de constater que, même chez des maîtres d'œuvres grands voyageurs comme lui, une vision spéciale et des procédés très particuliers déformaient singulièrement tout ce qui pouvait être noté et retenu. Ce ne sont donc pas des procédés précis de construction qu'ils ont pu analyser dans le détail en Espagne et reproduire exactement après être rentrés chez eux. Il en a sans doute été de même pour la voûte nervée hispano-musulmane que pour la coupole byzantine employée

(1) *Hespéris*, t. 26, pp. 137-142.

seule ou en série pour couvrir de larges espaces. Dans ces cas, et sans doute aussi dans d'autres, les constructeurs français du moyen âge ont dû seulement remarquer d'une façon assez approximative des faits nouveaux pour eux, en retenir des idées générales qu'ils ont appliquées ensuite tant bien que mal, avec leurs procédés spéciaux et leurs matériaux ordinaires. Dans le cas particulier de la voûte nervée, il n'est pas possible qu'ils soient passés si souvent en Espagne sans remarquer les nervures apparentes qui paraissent sous-tendre dans une foule de monuments les voûtes hispano-mauresques encore si nombreuses au XI^e et au XII^e siècles dans les mosquées musulmanes et dans les églises mozarabes. Peu importe ce que pouvait être le rôle vrai, le plus souvent purement décoratif, de ces nervures. Il n'y en avait pas moins là, pour les constructeurs romans de toutes les régions de France, quelque chose de nouveau et, en même temps, de remarquable. Comme ils cherchaient précisément eux-mêmes à ce moment tous les moyens de consolider leurs voûtes, il est tout à fait vraisemblable que la vue de celles des édifices hispano-musulmans leur a suggéré l'idée d'employer à cet effet la nervure.

Ainsi s'expliquerait enfin un fait qui apparaît comme de plus en plus indéniable, bien qu'on n'en ait guère tenu compte jusqu'ici. La croisée d'ogives n'est pas, comme on l'a cru longtemps, née d'un seul coup sous sa forme définitive et dans une région déterminée de la France. Cette invention a été, en réalité, précédée dans des régions diverses d'essais très différents qui se sont poursuivis sur bien des points après même que la voûte d'ogives proprement dite eût été déjà réalisée pour la première fois. Cette réalisation est devenue définitive le jour où, au lieu d'appliquer le principe de la nervure sous la calotte ou sous les pans d'une coupole, on a combiné ce principe avec celui de la voûte d'arêtes en renforçant les parties saillantes de celle-ci par des arcs en croix. Comme les travaux de M. John Bilson paraissent l'avoir maintenant démontré, c'est sans doute aux architectes anglo-normands que revient l'honneur d'avoir exécuté les premiers une voûte d'ogives ainsi conçue et, en tout cas, d'avoir appliqué cette découverte pour couvrir de vastes églises. Les énormes conséquences de cette invention ont été, aussitôt après, harmonieusement et pleinement développées par les maîtres d'œuvres de l'Île de France pour donner bientôt naissance, avec une rapidité prodigieuse, à tout un art nouveau et à une esthétique entièrement transformée. Mais, avant que

la croisée d'ogives proprement dite n'eût été ainsi réalisée, bien des tentatives avaient été faites, en Normandie même et dans plusieurs autres régions de la France, qui en avaient donné comme autant d'approximations. Ces tentatives très diverses ont dû être provoquées elles-mêmes par la connaissance des coupes nervées hispano-musulmanes que les Français de toutes les régions de France avaient pu voir au Sud des Pyrénées. Il reste à étudier où elles se sont produites, dans quels monuments on en trouve les traces, comment elles ont pu influer dans certaines provinces sur les écoles locales, et comment elles se sont parfois poursuivies sans aboutir pendant que l'art gothique se constituait dans l'Ile de France.

E. LAMBERT.

~~~~~  
ROCHEFORT-SUR-MER. — IMPRIMERIE A. THOYON-THÈZE. — 1929.  
~~~~~

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES

Volumes parus :

- | | |
|--|--|
| <p>I. — E. LAQUST, <i>Étude sur le Dialecte des Nûfa.</i></p> <p>II. — L. MILLIOT, <i>Démembrement des Habous.</i></p> <p>III et IV. — L. MILLIOT, <i>Recueil de Jurisprudence Chérifienne</i> (2 vol.).</p> <p>V. — L. BRUNOT, <i>Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé.</i></p> <p>VI. — L. BRUNOT, <i>La Mer dans les Traditions et les Industries indigènes à Rabat et Salé.</i></p> <p>VII. — E. WESTERMARCK, <i>Cérémonies du Mariage au Maroc</i> traduction J. ARIN.</p> <p>VIII. — E. LÉVI-PROVENÇAL, <i>Les Manuscrits Arabes de Rabat.</i></p> <p>IX. — E. LÉVI-PROVENÇAL, <i>Textes Arabes de l'Ouargha.</i></p> | <p>X-XI. — MÉLANGES RENÉ BASSET, <i>Études orientales et nord-africaines</i> (2 vol.).</p> <p>XII. — S. BIARNAY, <i>Notes d'Ethnographie et de Linguistique nord-africaines.</i></p> <p>XIII. — L. MILLIOT, <i>Recueil de Jurisprudence Chérifienne</i>, t. III.</p> <p>XIV. — V. LOUBIGNAG, <i>Étude sur le dialecte berbère des Zafan.</i></p> <p>XV. — J. SERRES, <i>Mémoires concernant le royaume de Tunis.</i></p> <p>XVI. — Doctoresse LÉGEY, <i>Contes et Légendes de Marrakech.</i></p> <p>XVII-XVIII. — MÉMORIAL HENRI BASSET, <i>Nouvelles Études nord-africaines et orientales</i> (2 vol.).</p> <p>XIX. — <i>Le Sahih d'AL-BUHARI</i>, publ. par E. LÉVI-PROVENÇAL, t. I.</p> |
|--|--|

LIBRAIRIE LAROSE (Extrait du catalogue).

- | | |
|--|--|
| <p>Les grandes étapes de l'histoire du Maroc, par G. HARDY, directeur de l'Instruction publique au Maroc, et P. AURÈS, chef du bureau de l'Enseignement primaire. 1926, in-8° avec fig. et cartes 14 fr.</p> <p>Les Grandes Lignes de la Géographie du Maroc, par G. HARDY, directeur de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Antiquités du Maroc, et J. CÉLÉNIEN, professeur à l'Institut des Hautes-Études Marocaines. Un vol. in-8°, avec croquis 15 fr.</p> <p>Yallah ! ou l'Arabe sans mystère, par Louis BRUNOT, chef du bureau de l'Enseignement des Indigènes à la Direction de l'Instruction publique du Maroc. 1921, in-8° 12 fr.</p> <p>Les Historiens des Chorfa. — Essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVI^e au XX^e siècle, par E. LÉVI-PROVENÇAL, in-8°, 1922.. 60 fr.</p> <p>Extraits des Historiens arabes du Maroc, <i>textes d'explication à l'usage des candidats au brevet et au diplôme de langue arabe</i>, par E. LÉVI-PROVENÇAL, in-16, 1923.. 35 fr.</p> | <p>L'Afrique du Nord. Son avenir économique et agricole, par H. COSNIER, ingénieur-agronome, sénateur. In-8°, avec reprod. phot. et cartes..... 30 fr.</p> <p>Rif et Jbala, éditions du Bulletin de l'Enseignement Public au Maroc, 1926. Un volume in-8°..... 10 fr.</p> <p>Carte géologique du Maroc, au 1/1.500.000 par Louis GENTIL, professeur à la Sorbonne, publiée par ordre de M. le Maréchal LYAUTEY, 2^e édition, 1920... 20 fr.</p> <p>Chella. Une Nécropole Méridienne, par Henri BASSET et E. LÉVI-PROVENÇAL, in-8° jésus, avec planches, reproductions photogr., croquis et plans, 1923 .. 50 fr.</p> <p>Le Programme de la France au Maroc. L'Organisation du protectorat. Les affaires du Maroc, par COUILLIEUX, ancien élève de l'École Polytechnique, in-8° avec carte..... 20 fr.</p> <p>Sur les Productions végétales du Maroc. — La constitution du sol marocain et les influences climatologiques, par Emile PENNOR et Louis GENTIL. Un volume avec planches, in-8°..... 30 fr.</p> |
|--|--|

Publications périodiques

- | | |
|--|--------------------|
| Bulletin de l'Enseignement public (<i>Empire Chérifien</i>), mensuel.... | Abonnement. 15 fr. |
| Bulletin de la Société des Sciences naturelles du Maroc..... | — 20 fr. |

ROCHEFORT. — IMPRIMERIE A. THOYON-THÈZE. — 1929.
